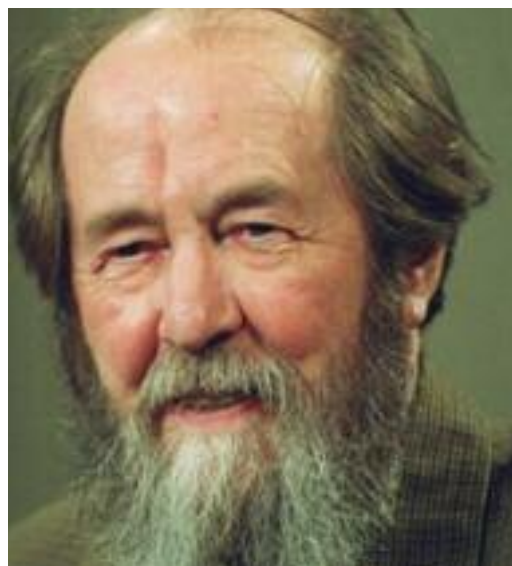


« J'écris pour la Russie sans langue ni écriture »
Soljénitsyne

Soljénitsyne romancier

L'œuvre romanesque d'Alexandre Soljénitsyne est étonnante. Enfant du Goulag, il aurait pu être fasciné par l'horreur au point de se taire ; ou il aurait pu simplement témoigner, comme il l'a fait aussi dans *L'Archipel du Goulag*. Ou il aurait pu faire de la mauvaise littérature avec de bons sentiments, avec des romans à thèse, des personnages manichéens, d'un côté les victimes, de l'autre les bourreaux. Or, il bâtit une œuvre complexe, touffue ; nourrie de son expérience concentrationnaire et assez distanciée pour devenir œuvre d'art, ce qui lui a valu d'être appelé le Dante de notre époque. Ses personnages sont mêlés de bien et de mal, et Soljénitsyne se demande s'il n'aurait pas pu être lui-même un de ses bourreaux : « *L'homme est tantôt plus près du diable. Tantôt des saints.* » Et il a cette parole profonde : « *j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme de toute l'humanité.* »

Bien sûr, c'est aussi une œuvre politique dans la mesure où elle dénonce le communisme. Mais en fait, elle le décrit plus qu'elle ne le dénonce, car Soljénitsyne a souffert du communisme dans son âme et dans sa chair, et l'évocation, la description clinique qu'il en fait est plus percutante qu'une dénonciation.



Ce que Soljénitsyne dit du communisme, ce n'est pas seulement le nombre incommensurable des victimes, de 350 à 500 millions de morts de 1917 à nos jours, pour tous les pays soumis à son joug – selon le Professeur Georges Sigal, Maître de Conférence honoraire à l'Université de Provence. Ce qu'il dit, c'est que le communisme ne se contente pas de tuer, il prétend justifier ses massacres. Les Oradours raciaux des nazis, qui nommaient ouvertement leurs sous-hommes, étaient sans avenir parce qu'ils manquaient d'idéologie. Le communisme, en justifiant les massacres par la promesse des grands soirs, des lendemains qui chantent, ajoute au crime un supplément de cynisme et de tartufferie qui permet de multiplier les cadavres :

« *Les justifications de Macbeth étaient faibles et le remords se mit à le ronger. L'imagination et la force intérieure des scélérats de Shakespeare s'arrêtaient à une dizaine de cadavres. Parce qu'ils n'avaient pas d'idéologie. C'est l'idéologie qui apporte la justification recherchée à la scélératesse, la longue fermeté nécessaire aux scélérats. C'est elle qui aide le scélérat à blanchir ses actes à ses propres yeux et à ceux d'autrui.* »

On évoquera ici deux grands romans qui illustrent le mécanisme idéologique, deux romans antithétiques et complémentaires, *Le Premier cercle* et *Une Journée d'Ivan Denissovitch*, mais il faut lire aussi *La Maison de Matriona*, *Le Pavillon*

des cancéreux, et pour les boulimiques de littérature russe, le monument qu'est *La Roue rouge*.

Le Premier cercle est tiré de la première expérience concentrationnaire de Soljénitsyne : des savants sont emprisonnés dans une prison spéciale, la charachka. L'un d'eux découvre une science redoutable, la phonoscopie, qui permet d'identifier les individus par leur timbre de voix aussi nettement que l'identité judiciaire différencie les empreintes digitales. C'est un moyen pour Staline de parfaire la loi des suspects et d'emplir les camps. Le titre est ironiquement inspiré du premier cercle de l'enfer de Dante : le cercle privilégié, le plus haut, celui dans lequel il place les sages de l'antiquité. Les sages du XXème siècle, ce sont symptomatiquement les savants, à la fois puissants et démunis dans leur prison dorée.

La structure du roman est polyphonique et permet de saisir le réel par tous les personnages successivement : tour à tour, le marxiste Rubine, le chrétien Sologdine (dont le modèle fut Dimitri Panine), le rationaliste Nerjine (dont le modèle fut Soljénitsyne lui-même). Et son art est d'élever les situations particulières jusqu'à la méditation universelle. Ainsi, cette réflexion sur la liberté de l'ingénieur Bobynine : « *J'ai déjà fait des travaux forcés, je me suis promené avec un matricule sur le dos, menottes aux mains, encadré de chiens policiers, et j'ai connu le régime des brigades de travail. Avec quoi pouvez-vous me menacer ? De quoi pouvez-vous me priver ? De mon travail d'ingénieur ? Vous y perdriez plus que moi. Vous n'êtes forts que dans la mesure où vous ne privez pas les gens de tout. Car quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir. Il est de nouveau entièrement libre.* »

Le roman le plus populaire de Soljénitsyne est *Une Journée d'Ivan Denissovitch*. Alors que *Le Premier cercle* et *Le Pavillon des cancéreux* présentaient des situations exceptionnelles – un camp réservé aux savants, des hommes atteints d'un cancer – *Une Journée d'Ivan Denissovitch* présente la journée ordinaire d'un zek dans un camp ordinaire de Sibérie : on y travaille tant que le thermomètre ne descend pas au-dessous de -41°, dans un chantier baptisé "Cité du socialisme", que les détenus construisent eux-mêmes, après s'être enfer-

més eux-mêmes derrière des barbelés, sous les ordres de chefs de brigade qui sont eux-mêmes des détenus. Ce camp où la victime est aussi le bourreau, où les détenus, réduits à un matricule et un numéro de brigade, ne possèdent rien et sont ces prolétaires que Marx avait définis comme caractéristiques de la société capitaliste (prolétaires, c'est-à-dire ne possédant que leur proles, leurs enfants, et même pas, puisque les détenus sont privés de leur famille), ce *camp* de concentration concentre à l'extrême, symboliquement, toutes les tares de la société communiste, et l'art de Soljénitsyne est justement d'allier parfaitement l'exactitude réaliste et le symbolisme, ce qui fait les grands romans.

D'autres écrivains russes, comme Chalamov, estiment que l'homme empire dans les camps, qu'il y perd sa dignité d'homme ; mais Soljénitsyne a voulu montrer que même dans la pire déréliction, on peut garder sa dignité et éprouver quelques-unes des joies promises à l'homme sur cette terre : assouvir une faim, achever un travail, contempler un ciel. Et si Ivan a oublié de quelle main on se signe, il n'a pas tout à fait oublié Dieu. De cette foi obscure il tire sa dignité d'homme et son paradoxal bonheur. Et le roman s'achève ainsi : « *Il s'endormait, Choukhov, satisfait pleinement (...) une journée de passée. Sans seulement un nuage. Presque de bonheur. Des journées comme ça, dans sa peine, il y en avait, d'un bout à l'autre, 3653. Les trois de rallonge, c'était la faute des années bissextiles.* »

Soljénitsyne ne cède pas, dans ce roman, à la tentation autobiographique. Il choisit la focalisation interne : tout est vu par les yeux d'Ivan, qui est tout le contraire de Soljénitsyne. Soljénitsyne est un intellectuel, un contestataire de Staline, il fait partie de l'élite, et l'élite n'est pas le peuple. Mais Ivan est un paysan sans culture, débrouillard et digne, Robinson Crusoë de l'univers concentrationnaire, fils de la Russie courbée mais non brisée. Ivan n'a pas été arrêté pour des raisons politiques. Simplement, en 1942, l'armée russe étant encerclée, ses soldats, privés de munitions et de nourriture, avaient dû raboter les sabots des chevaux crevés pour tremper cette corne dans l'eau et la manger. Rattrapé par les Allemands, fait prisonnier, Ivan s'était évadé, et avait été condamné à dix ans

de camp soviétique, simplement parce qu'il avait été en contact avec l'Occident.

Il est un deuxième classe, il n'est pas directeur de kolkhoze ni colonel de l'Armée rouge, il ne connaît rien au monde politique et intellectuel. Cela n'affaiblit pas mais renforce la portée sociale et politique du roman, car ce petit paysan ignore et refuse la langue de bois communiste, il est sourd aux propagandes, il est le contraire des héros positifs, modèles de militantisme et d'héroïsme, chers à la littérature officielle soviétique, qui veut faire des écrivains des ingénieurs des âmes.

Dans ce roman, l'écriture même est dissidente. Comme Orwell, Soljénitsyne estime que les langues modernes s'appauvrissent et se standardisent, et que, en Russie surtout, cet appauvrissement n'est pas innocent, mais sert une volonté politique de perdre les valeurs. Ainsi l'on n'aura plus le sentiment de l'honneur ou de la liberté si les mots qui les expriment n'existent plus ou ont une coloration péjorative. La vérité elle-même est piégée, puisque à la notion de vérité comme adéquation de l'esprit au réel (*istina*), le pouvoir tend à substituer la vérité officielle, maquillée par l'idéologie (*Pravda*).

Soljénitsyne refuse les stéréotypes marxistes pour ressusciter la langue parlée de la paysannerie russe, le skaz, et forcer le barrage entre la langue parlée et la langue écrite. Aussi ses détracteurs l'ont-ils accusé de populisme, mais Ivan est devenu un être universel, où beaucoup de détenus se sont reconnus. Un correspondant de Soljénitsyne lui écrit : « *Ivan, c'est moi-même, matricule C3209. Je peux énumérer tous les personnages par leurs vrais noms et non par leurs pseudonymes.* » Un autre : « *J'ai porté le numéro A691 pendant dix ans, pour être resté pendant deux jours prisonnier des Allemands.* » Selon Pierre Daix, communiste repent, Soljénitsyne a délivré des millions de consciences malheureuses en leur restituant leur passé. Et finalement, même si Soljénitsyne n'est pas Ivan, il a fini par lui ressembler, parce que, dans le brassage des classes sociales imposé par la vie concentrationnaire, il a pu peindre le moujik de l'intérieur, parce qu'il était lui-même devenu moujik.

Danièle Masson

Extrait (Julliard) pages 164,5 de :

UNE JOURNÉE D'IVAN DENISSOVITCH

Choukhov finissait ses soupes, sans trop s'intéresser à ce qui se passait à côté, vu que ça n'était plus la peine, puisqu'il n'était en quête de rien et mangeait son droit.

Et pourtant, au moment où, juste devant lui, de l'autre côté de la table, une place venait de se faire libre, et qu'un grand vieux s'y asseyait, il regarda. C'était le U-81. Choukhov le savait de la brigade 64. Et, en attendant au bureau des colis, il avait aussi entendu que c'était la 64 qu'on avait envoyée, ce jour-là, en place de la 104, à la Cité du Socialisme où elle avait passé sa journée sans abri, à planter des barbelés pour s'enceinter soi-même.

De cet ancêtre-là, on avait dit encore à Choukhov que ça ne se pouvait plus compter, les années qu'il avait vécues dans les prisons et par les camps, [vu que c'était depuis qu'il y a eu le pouvoir des soviets]. Aucune amnistie ne l'avait jamais touché. À chaque dix ans que finissait sa peine, on lui en rajoutait dix aussitôt. Choukhov, à présent, le voyait de près. Entre toutes ces échines courbées de bagnards, c'était la seule dressée droit, si droite que, regardé d'en face, le vieux avait l'air de s'être mis un coussin dessous les fesses. Pas une tondeuse n'aurait pu rien plus mordre sur son crâne, à cause qu'à cette vie de château ses cheveux étaient partis tous. Et les yeux, au lieu de guigner ce qui se faisait au réfectoire, il les gardait braqués par-dessus la tête de Choukhov, sur Dieu sait quoi, que lui seul, voyait. Sa lavasse, il la mangeait lentement, avec une cuiller de bois ébréchée, sans piquer un plongeon dans l'écuelle, comme tout le monde, mais en remontant la main jusqu'à la bouche. Des dents, il n'en avait ni en haut ni en bas, plus une, de sorte que c'est avec les gencives qu'il mâchait son pain. La figure avait fondu toute, mais point comme au ratatiné qui passera pas l'hiver : le genre pierre taillée qui a noirci. À ses grosses pattes charbonnées de crevasses, on voyait bien que toutes ces années-là, il les avait guère passées dans des planques. Mais il faut croire que, dedans lui, c'était de l'accroché solide, car ses trois cents grammes, il les posait point, comme nous autres, à même les salissures de la table, mais sur un bout de chiffon sortant de la lessive.*

* [...] : passages censurés en 1962, sous Khrouchtchev.